

## SALLE DU COMMERCE

94, Faubourg du Temple

Mercredi 3 Octobre 1906

à 8 h. 1/2 du soir

# GRAND MEETING

*Public et Contradictoire*

CONTRE

## Le Départ de la Classe

Y prendront la parole :

*André Lorulot -- Ch. Malato*

*J. Fay -- Mauricius*

*Ernest Girault -- G. Roussel*

*Henriette Hoogeveen*

*Léon Israël -- Albert Libertad.*

ENTRÉE : 0.30

Les bénéfices seront versés aux camarades détenus : L. Grandidier, Bouchard, Hubert, etc.

*L'Anarchie*, 27 septembre 1906.

*Le culte de la charogne*

## LE BÉTAIL PATRIOTIQUE

A la Caserne ! A la Caserne !

Va, gars de vingt ans, mécanicien ou professeur, maçon ou dessinateur, étends-toi sur le lit...

... Sur le lit de Procuste.

Tu es trop petit... on va t'allonger.

Tu es trop grand... on va te raccourcir.

Ici, c'est la caserne... on n'y fait pas le malin, on n'y crâne pas... tous égaux, tous frères...

Frères en quoi ? En bêtise et en obéissance, parbleu.

— Ah ! ah ! ton individu, ta tête, ta forme ! ce qu'on s'en fout. Tes sentiments, tes goûts, tes penchants, à vau-l'eau.

C'est pour la Patrie... qu'on te dit.

Tu n'es plus un homme, tu es un mouton. Tu es à la caserne pour servir la patrie. Tu ne sais pas ce que c'est, tant pis pour toi. D'ailleurs tu n'as pas besoin de le savoir. Tu n'as qu'à obéir.

Tête droite. Tête gauche. Les mains dans le rang. Repos. Mange ! Bois ! Dors !

Ah ! tu parles de ton initiative, de ta volonté. Connais pas, ici, il n'y a que la discipline.

Quoi ! Que dis-tu ? Que l'on t'a appris à raisonner, à discuter, à te former un jugement sur les hommes et les choses ? Ici, on la boucle, on la ferme. Tu n'as, tu ne dois avoir, d'autres appréciations, d'autres jugements que ceux de tes chefs.

Tu ne veux, tu ne peux suivre que ceux dont tu as reconnu la compétence après expérience ? Pas de blague ici, mon petit. Tu as un moyen mécanique pour savoir

## *Vie quotidienne*

à qui obéir... Compte les filaments d'or qui sont sur la manche d'un dolman.

Qu'as-tu donc, encore ? On t'a appris à ne pas avoir d'idole, à ne rien adorer ? N'importe, courbe ton corps, baise le sol, suis respectueusement, c'est le symbole de la patrie, l'idole du xx<sup>e</sup> siècle, l'icône démocratique. Ça, mon ami, c'est la forme républicaine de l'étendard de Jeanne d'Arc.

Allons, dépose ton esprit, ton intelligence, ta volonté à la porte... Tu es du bétail... on ne te demande que de la laine...

Entre... et ne pense plus.  
A la Caserne ! A la Caserne !

L'armée, disais-je dernièrement, n'est pas dressée en face de l'ennemi de l'extérieur ; l'armée n'est pas dressée en face de l'ennemi de l'intérieur ; l'armée est dressée en face de nous-mêmes ; en face de notre volonté, de notre « moi ».

L'armée, c'est la revanche de la foule contre l'individu, du nombre contre l'unité.

L'armée ce n'est pas l'école du crime ; l'armée ce n'est pas l'école de la débauche, ou si elle est tout cela, c'est bien le moindre de ses défauts ; l'armée c'est l'école de l'obéissance, c'est l'école de la veulerie, c'est l'école de l'émasculatation.

Malgré la famille, malgré l'école, malgré l'atelier, il reste un peu de sa personnalité en chaque homme ; de temps en temps des mouvements de réaction se produisent contre le milieu. L'armée, dont la caserne est le local, vient achever cette œuvre d'annihilation de l'individu.

L'homme de vingt ans a cette virilité généreuse qui lui permet de s'employer au développement d'une idée. Il n'a pas les entraves de l'habitude, les affadissements du foyer, le poids des années. Il peut pousser sa logique jusqu'à la révolte. Il a, en lui, la sève prête à faire éclater les bourgeons et éclore les fleurs.

Au détour de la route, on lui tend le traquenard de la Patrie, le piège de l'Armée, la souricière de la Caserne.

## *Le culte de la charogne*

Alors, toutes les facultés sont enrayées. Il ne faut plus penser. Il ne faut plus lire. Il ne faut plus écrire. En aucun cas il ne faut avoir de volonté.

Depuis la pointe des cheveux jusqu'à celle des pieds, tout votre corps appartient à l'armée. Vous ne choisissez plus la coiffure ni la chaussure qui vous plaît. Vous ne portez plus le vêtement ample ou serré à la taille. Vous ne mangez plus votre pain peu cuit ou brûlé. Vous ne vous couchez plus à l'heure de votre sommeil... Il y a une chaussure, une coiffure, un vêtement d'ordonnance. Le pain se fait en des fournées communes et l'heure de votre repos est fixée depuis des ans.

Qu'est cela ? affaire d'endurance !

Mais voilà pire... Dans la rue vous ne parlez pas à qui vous voulez ! Vous n'entrez pas dans le local qui vous plaît ! Vous ne lisez pas la feuille qui vous intéresse ! Vos fréquentations, vos rendez-vous et vos lectures aussi sont d'ordonnance !

Et si par hasard vous êtes pris de troubles sexuels, il y a le bordel des soldats et celui des officiers, comme il y a aussi des lieux différents pour s'alcooliser.

Tout est réglé, tout est prévu. L'individu est assassiné. L'initiative est morte.

La Caserne est l'étable du bétail patriotique. Il sort de là un troupeau qui est prêt à former le bétail électoral.

L'Armée est l'instrument redoutable dressé par les gouvernants contre les individus ; la Caserne est la canalisation des forces humaines de tous au profit de quelques-uns.

On y entre homme, on y devient soldat, on en sort citoyen.

26 octobre 1905.

## L'ÉCOLE DE L'ABJECTION

La conspiration conservatrice du premier mai dernier ourdie contre les ouvriers par le ministre radicalo-socialiste Clemenceau-Briand est de nature, je crois, à donner l'alarme à tous les travailleurs. La transformation de Paris en camp retranché par la police et l'armée, la terreur militariste dans toutes les villes de France établie ce même jour, doit décider, je crois, tous ceux qui veulent se libérer de l'emprise de l'Autorité à enlever à ladite Autorité ses moyens de défense. Or, la force policière et la force armée sont les seules entraves sérieuses à la libération définitive. Je crois donc penser juste en disant que tous nos efforts doivent tendre à la destruction de l'armée.

Je sais bien que l'on doit créer une gendarmerie mobile qui remplacera l'armée dans les grèves, mais outre que ces assassins spéciaux ne seront pas en assez grand nombre et que l'autorité aura forcément recours à l'armée, si nous réussissons par notre propagande à détruire l'esprit militariste chez nos semblables, ce fameux corps de gendarmerie mobile se recrutera bien plus difficilement et on pourra taper à cœur joie sur les brutes qui en feront partie.

Mais de quelle façon doit-on orienter notre propagande ? Devons-nous faire du sentimentalisme et ne montrer seulement que le but « criminel » de l'armée ? Non, il nous faut dévoiler tout ce qui peut amoindrir le prestige de l'armée. C'est surtout les mères de famille que nous devons désabuser, en leur montrant que l'armée est non seulement l'école du crime, mais aussi l'école de l'abjec-

tion, et que quand on cesse de l'envisager sous son côté « criminel », on ne peut l'envisager que sous son aspect « immoral » et ridicule.

Il y a quelque temps, dans ce même journal, sous la forme épistolaire, un camarade signant « Un soldat de l'Est » disait que le grand tort des antimilitaristes était de signaler l'armée à l'attention des gens comme étant un foyer d'alcoolisme, de fainéantise, etc. Ce camarade disait que, n'étant pas réformiste, il jugeait inutile de dire que l'armée était « immorale ».

Je crois que ce camarade n'avait pas très bien réfléchi sur ce qui est ou n'est pas réformable. Montrer aux mères de famille que, contrairement à l'idée qu'elles s'en font, l'armée est l'école de « l'immoralité » par excellence, c'est les prendre par leur côté sensible le plus important.

Il reste à savoir si cette « immoralité » et si ces vices sont les produits de la caserne ou si la caserne n'est qu'un lieu commun où les vices déjà existants se développent, ce qui, dans ce cas, prouverait que rien à l'armée ne vient contrebalancer les effets héréditaires et que par conséquent l'armée n'est au moins pas une école de « moralité ». Dans un cas comme dans l'autre, l'institution est à détruire.

Maintenant, dépend-il de la volonté d'un ministre ou de l'arbitraire d'une loi de faire de la caserne une école de pudeur et d'amour ? Le paradoxe est assez monstrueux, je crois, pour m'épargner la réponse ! On a écrit bien des choses sur l'école de l'honneur, mais je crois qu'on est encore loin du compte. Je n'ai pas la prétention de peindre la laideur militariste avec plus de justesse qu'on ne l'a fait jusqu'ici, d'abord parce qu'il faut un talent que je n'ai pas et que, dans la beauté transcendante, comme dans l'extrême laideur, il y a des traits et des détails qui échappent au pinceau le plus habile ou à la plume la plus subtile.

Je crois qu'il n'est guère de milieu où l'on puisse faire de plus intéressantes études sur la psychologie bestiale de l'homme qu'à l'armée. Les primitifs, que nous ont décrit les ethnographes, s'y retrouvent fort bien. Etant donné la diversité des provinces qui y sont représentées, on est à

même de se bien rendre compte de la mentalité générale des individus et d'en tirer des conclusions.

Quel que soit l'individu qui franchit la grille d'une caserne, quelle que soit sa position sociale dans la vie civile, cet individu devient un être anormal, ennemi de la société dont il sort.

Qui se douterait que le jeune dandy bourgeois, monocle à l'œil, bien pommadé, le stick à la main, que nous voyons se promener en se cambrant sur les boulevards, est si près de l'ouvrier pour lequel il affecte pourtant un si souverain mépris !

Ah ! ce que l'homme est laid, quand il est dépouillé de toutes les marques extérieures de la civilisation ! Les gestes les plus grossiers, les mots les plus orduriers sont dits et faits à l'unisson par bourgeois et ouvrier. J'ai vu, et j'ai des témoins, j'ai vu, dis-je, des soldats maintenir certain de leur camarade étendu sur le dos, cependant qu'un d'entre eux se masturbait et éjaculait à la figure du patient !! J'ai vu, et je vois encore, les soldats se nettoyer les pieds avec un quart d'eau, dans le même quart qui leur sert à boire ; j'ai vu de pauvres chiens émasculés par des soldats. Un grand bonheur pour un soldat, c'est d'éteindre une lampe « en fantaisie », c'est-à-dire à coups de sabot... Tout ce qui est brutal, tout ce qui est grossier se pratique journellement à la caserne. Que de pieds sales, que d'ordures recouvrent la livrée du soldat ! Et quelles conversations du matin jusqu'au soir ! Quelle inconséquence de fermer des maisons de tolérance, alors qu'on laisse des casernes debout !

L'homme tel qu'on le voit à la caserne, c'est l'homme bestial avec tous ses défauts, tous ses vices, toute son hérédité. Celui que l'on voit dans la rue, c'est l'homme contrefait par une fausse civilisation : les allures propres et honnêtes, les gestes sobres et étudiés de celui-ci cachent l'ignominie de celui-là. Aussi n'est-il pas étonnant qu'en dépit des apparences et des marques ineffaçables du progrès, on rencontre tant de faits qui nous font songer à l'antique barbarie, et désespérer d'un meilleur devenir.

Certes, l'Armée est l'Ecole de la Fraternité et de l'Égalité ; car le costume égalise toutes les classes, mais c'est

l'égalité dans la crasse et la fraternité dans l'abjection.

Oui, l'Armée est l'Ecole de l'ivrognerie, de la stupidité, du vice et de la lâcheté ! Et, n'en déplaise à tous les réformateurs, ces défauts sont inhérents au milieu. Non, il ne dépend pas des chefs d'empêcher cela. Outre que les chefs ne sont pas plus que les autres exempts de ces défauts (j'en ai vu un faire des conférences contre l'alcool qui titubait en les faisant), il n'est pas en leur pouvoir d'empêcher le vice. Les murs des chambrées ou des escaliers dans les casernes sont couverts de tableaux anti-alcooliques horriblement mal dessinés, où l'on voit des cerveaux sains, des cœurs normaux, figurant à côté d'estomacs ou de cerveaux gangrenés, de cœurs envahis par la graisse pour dégoûter de l'alcool. Le code militaire punit même très sévèrement les délits commis en état d'ivresse ! Et après ? Qu'on tapisse les planchers et les latrines de ces mêmes tableaux, qu'on multiplie les règlements et les mêmes vices subsisteront comme par le passé.

Il n'y a qu'à feuilleter *la Religieuse*, de Diderot, pour voir, transportés dans le monde religieux, les mêmes vices se produire en dépit des règlements prohibitifs et coercitifs. Entre les religieuses qui « admirent la blancheur de leur chair », se « caressent » et les soldats qui admirent la longueur de leur membre viril et qui s'embrassent, il y a un rapport très étroit. Les coups de discipline des religieuses, leur *vade retro satanas* et les règlements militaires se valent et sont aussi impuissants à dompter les déviations et les dégénérescences.

Il en est de même dans toute agglomération d'individus à mentalité moyenne, il y a toujours certains vices qui tendent à s'y développer.

L'exercice abrutissant qui plie l'homme à la manœuvre d'un automate sur le simple geste d'un galonné ; le catéchisme de l'assassinat qu'on appelle la théorie, l'escrime à la baïonnette, le tir, le service en campagne, où l'homme se blottit derrière les buissons comme un lapin dans son terrier pour échapper à la mort, le culte du torchon patriotique, tout cela n'est pas, que je sache, de nature à corriger les défauts d'une hérédité vicieuse, aggravée

de la déformation cérébrale de l'école laïque ou religieuse. Tout, au contraire, tend à rapprocher l'adolescent de vingt ans de la brute animale.

Ajoutons à cela une simili chasteté obligatoire semblable à celle des couvents et l'oisiveté du soldat en dehors des heures d'exercice... Qu'on me dise si un tel milieu, pourri lui-même, peut donner des fruits sains ? Je ne désespère pas de voir l'eau, le gaz, l'électricité à tous les étages des casernes ; je ne désespère pas davantage de voir donner du poulet et du vin aux soldats tous les jours... et après ? L'armée n'en sera pas moins l'école de la bestialité.

N'en déplaise au lieutenant Tisserand de Langes, l'armée n'est pas républicaine comme il le dit, et le serait-elle que cela nous est égal. L'armée est une force passive qui, sous l'impulsion des événements, peut devenir une force dangereuse. L'Armée est un égout collecteur où toutes les passions mauvaises, toutes les déjections viennent se déverser.

UN SOLDAT.

31 mai 1906.

## CE SONT LES CONSCRITS QUI PASSENT

### LE TROUPEAU

— Dans cet octobre brumeux, que sont donc ces éclats de rire, ces chants et ces gaudrioles ? Où vont donc ces théories d'hommes et de femmes se prenant au bras et se succédant sans répit ? Vers quelle kermesse, quelle fête de fous, quel carnaval se dirigent-ils ?

— Eh ! quoi, ne savez-vous pas ? c'est le départ de la classe ; c'est aujourd'hui que les conscrits s'en vont à l'armée.

— Ainsi, les gars de vingt ans quittent ceux qu'ils aiment, le milieu où ils vivent, et les mères et les amoureuses rient par les faubourgs en les conduisant vers le monstre de fer qui les mènera à la caserne.

— Mais beaucoup ont le front barré de tristesse, des nuages de peine passent sur bien des visages et plus d'une retient les larmes prêtes à s'échapper, alors que celui qui part fait des efforts pour ne pas attrister davantage ceux qu'il quitte. Ne va-t-il pas vers son devoir ?

— Voilà bien le grand mot lâché : il va vers son devoir ! Et c'est pourquoi les douleurs se masquent de ricanements. C'est parce qu'ils ont de la douleur que les fils ont couru les cabarets et que les pères les ont suivis. C'est parce que les amoureux ont regret de leur départ qu'ils s'enivrent de tous les alcools, alors que les amies les encouragent. Tous ces hommes, tous ces jeunes gens sont dans la tristesse, mais ils se font une raison. Et se faire une raison, c'est prendre un drapeau, un torchon quelconque, le suivre en titubant, accrochés au bras de quelque femelle promise au labeur répugnant du mariage ou de quelque femme employée au travail exténuant du bas-ventre. Se faire une raison, c'est aller assister à quelque cérémonie religieuse, à quelque messe catholique ou maçonnique où l'on promettra de confier son esprit dans les mains des chefs pour la plus grande gloire de la Patrie, de Dieu ou du Triangle.

Ah ! Que les Eglises et les Bordels, que les Cabarets et les Usines illuminent ! Que les Députés et les Prêtres, les Bistrots et les Tenancières, les Commerçants et les Industriels se réjouissent ! Sous le drapeau de la Patrie, on peut deviner le Gros Numéro, le Comité Electoral, le Clocher de l'Eglise et la Cheminée de l'Usine.

A la Caserne, c'est du Bétail à tondre qu'on élève pour vous, ô usinier, ô commerçant ! A la Caserne, ce sont des cerveaux d'électeurs et de fidèles qu'on pétrit pour vous, ô prêtre, ô député ! A la Caserne, ce sont des ven-

## *Vie quotidienne*

tres à emplir et à vider, à empoisonner et à syphiliser qu'on prépare, ô tenancière, ô bistrot !

Les mères, les pères, les amoureuses essuient un pleur parce que le fils ou l'aimé s'en va à la guerre, risquer la mort peut-être. Et ils se réjouissent aussi, parce que « ça fait du bien aux jeunes gens d'être soldats ».

Vous ne voyez donc pas, ô brutes, que ce qu'il y a de terrible dans le départ de vos fils, de vos amoureux, c'est qu'ils vont devenir à la caserne pareils à vous, pareils aux autres, pareils à tous. Vous ne voyez donc pas que dans la face du plus sot, du plus imbécile qui vous quitte, il y a encore une lueur de liberté, d'individualité, et ne savez-vous pas que, lorsqu'ils nous reviendront, les plus forts et les plus généreux auront la marque de fabrique de la caserne, seront abrutis, aveulis, immatriculés.

Ce n'est pas de la chair à canon, ô conscrits, qu'on veut faire de vous, c'est de la chair à obéissance. Ce ne sont pas surtout des soldats qu'on veut fabriquer, ce sont des électeurs, des ouvriers, des employés, des flics ; ce qu'on veut faire de vous, ce sont des honnêtes et des obéissants.

Riez, chantez, buvez ; titubez et dégueulez, ô conscrits d'aujourd'hui, soldats de demain. Accompagnez-les et soutenez leur pas, ô femelles honnêtes, ô putains sentimentales. Buvez le coup de l'étrier avec eux, ô pères de famille ; ô camarades de l'atelier, menez leur volonté à l'abattoir de la Caserne.

Ceux qui savent et qui comprennent se préparent au départ pour l'armée où les mène l'abrutissement de ceux qui rient, en fortifiant leur volonté, en prenant conscience des meilleurs moyens antiseptiques à employer contre la contamination de la Chambrée et de la Discipline, contre les microbes de l'Honneur et du Devoir.

Ceux qui savent et qui comprennent, tout en obéissant à la force des brutes, préparent les armes redoutables de la Raison et de l'Ironie qui disperseront au loin le joug brutal de la Caserne et de l'Autorité, le respect du Drapeau et de la Patrie.

Dans cet octobre brumeux, ce sont des chants, des hurlements, des ricanements...

## *Le culte de la charogne*

Dans cet octobre brumeux, voilà aussi que s'esquissent le sourire moqueur de ceux qui savent..., le geste fécond de ceux qui pensent...

27 septembre 1906.

## LA VIANDE DE BOUCHERIE

### QUE SEREZ-VOUS ?

En France et dans presque tous les pays civilisés, comme vient le printemps, s'ourdit contre la population une vaste conspiration.

La Maffia redoutable qui l'organise est affiliée aux plus hautes personnalités de chaque pays ; sa puissance est considérable. Ses séances se tiennent au grand jour et les gens mêmes qu'elle menace en saluent les membres avec le plus grand des respects.

On dirait d'une toile d'araignée, dont la trame attacherait des milliers d'hommes. Ainsi que les mouches bourdonnent et volettent désespérément alors qu'elles sentent l'emprise du filet, ainsi les hommes que saisit la terrible ligue chantent et s'agitent follement.

A quels rites obéit cette organisation ? On y entend parler de venger les morts de plus d'un demi-siècle. Un tirage au sort ou bien un triage arbitraire choisit ceux qui doivent satisfaire à la voix du sang qui crie vengeance. Ils partent, sitôt désignés et préparés, vers une tribu voisine, un pays voisin pour tuer des hommes qui sont complètement innocents de la mort de ceux qu'on parle de venger. Et cela recommence toujours indéfiniment.

La conspiration dont je parle a, comme toutes, le but

de bouleverser un territoire et d'en changer les dirigeants au mépris de la vie de ceux qui l'habitent. Elle se dresse au nom d'un principe sacré qu'on appelle le principe de la Patrie. Les hommes qui la fomentent parlent d'aller tuer d'autres hommes ayant commis le seul crime d'être d'un autre côté de telle montagne et de faire partie, à leur corps défendant presque toujours, d'une Maffia ennemie.

J'ai souvent entendu parler de ces associations secrètes qui réunissent les anarchistes. Nous savons, du moins *Le Petit Journal* et ses pareils nous l'apprennent, qu'il y est traité de la mort de tel potentat politique ou économique, puis ensuite le sort choisit la main. Qui exécutera la tragique décision ? On poursuit sévèrement les membres de ces Cènes sanglantes... La population s'indigne contre eux véhémentement.

Et pourtant, comme vient le printemps, voilà sur tout le territoire de la France — et ailleurs pareillement — que se fait en grand et de multiples fois la cérémonie bizarre et dangereuse. Nul ne sévit et les regards paisibles des boutiquiers accompagnent au soir ceux qui sont marqués, choisis pour accomplir le sacrifice.

On appelle cela des Conseils de révision. Le tirage au sort ou l'examen de la viande sont les préliminaires qui décident de l'aptitude à manier l'arme homicide et vengeresse.

Vengeresse de qui ? de quoi ? Nul n'en sait rien. C'est imprécis en tous les cerveaux. N'importe, on obéit, on se prépare à tuer l'esprit tranquille.

Toi, à qui le nom de Ravachol fait avoir un sursaut de colère en évoquant les bombes insidieuses qu'il jeta sur les pas de quelques chats-fourrés, tu seras l'obusier qui dirigera l'engin sur la maison du garde-barrière, tu frapperas quelque douce Gretchen.

Et toi, qui as un recul de dégoût en pensant à Caserio enfonçant froidement le poignard en le sein de Sadi Carnot, tu seras celui qui plongera la baïonnette en la poitrine de quelque Werther langoureux.

Et toi qu'impressionne la tête d'Angiolillo guettant le passage de Canova, revolver en main, tu seras celui

qui prendra pour cible le corps de quelque laboureur allemand.

Vous vous défendez, avec indignation, soldats de France, soldats d'Allemagne, mercenaires de tous les pays, d'être de ces anarchistes qui surgissent tragiquement pour frapper quelque heureux du monde, quelque tyran, quelque exploiteur ; vous vous défendez aussi d'être celui qui tue par les rues pour s'approprier la bourse, ou pour cambrioler l'appartement. Qu'êtes-vous donc ? Vous êtes les assassins dangereux qui tuent pour tuer sans le désir d'assurer leur idéal ou le besoin d'assurer leur intérêt.

Vous seuls, soldats, êtes les prêtres du meurtre. Votre dieu est toujours Odin. On n'entre dans son paradis que par les trous des blessures des victimes qu'on laisse sur la route.

Et n'ai pas de vaine sentimentalité ! On a dit jusqu'ici, on a toujours reproché à la caserne d'être l'école du crime, l'école du meurtre. Puisque les crocs et les griffes dans la civilisation actuelle ne sont pas suffisants pour assurer la tranquillité de son existence, je ne saurais crier contre quiconque s'exerce à manier le couteau, le revolver, le fusil ou l'obus. Ce que je reproche aux soldats, c'est d'apprendre à manier ces armes contre eux-mêmes, contre leurs proches, contre leurs intérêts.

Le soldat n'essaie pas de lutter pour lui. A l'avance, il marche, il souffre, il tue pour des raisons qu'il ignore, pour des intérêts qui lui sont adverses. Il apprend à tuer des gens contre lesquels il n'a aucun grief et à défendre des individus auxquels la moindre réflexion lui ferait casser la tête.

Je n'ai pas à juger les actes de Ravachol, de Vaillant, de Caserio et des autres ; je n'ai pas à dire si je les trouve bons ou mauvais... il me paraît seulement que ces hommes avaient un but et employaient les moyens qu'ils croyaient propres à assurer ce but. Ils pouvaient se tromper. Mais on peut affirmer qu'ils ne tuaient pas pour tuer, mais afin de détruire un obstacle.

Il y a entre eux et les soldats la différence qu'il y a entre le chasseur qui tue pour assurer son existence et

## *Vie quotidienne*

celle de sa famille et le chasseur imbécile du tir aux pigeons.

Tout porte à croire que les premiers pensaient leurs actes inéluctables, quoique douloureux. A tort ou à raison, ils voyaient en détruisant l'organisation sociale, et surtout certains membres représentatifs de ladite organisation, un moyen de hâter la venue d'une meilleure société où les hommes connaîtraient un bonheur véritable.

Ils raisonnaient leurs actes, ils ne faisaient pas un but des moyens qu'ils employaient, ils en parlaient presque comme d'une purge, d'un lavement ou d'une amputation qu'obligeait l'état maladif où la société avait été amenée par les excès militaires.

Et même, dans le cas où ils n'auraient eu en vue que leurs intérêts personnels, cela ne manquait pas de quelque signification. Depuis trop longtemps les hommes acceptent de tuer pour le compte des autres. Et c'est là qu'est le danger. Lorsqu'il n'y aura plus d'esclaves, les hommes libres ne sauraient se tuer entre eux.

L'histoire des patries nous montre les luttes, les combats, les guerres constamment déchaînés par des querelles de frontières, d'honneur, de race. Des hommes qui tuèrent sur les champs de bataille racontent leurs exploits : comment ils coupèrent un Chinois en deux d'un bon coup de latte, ou fracassèrent la tête d'un Allemand d'une balle de fusil. Autour les gens applaudissent et les enfants admirent. Le culte sanglant de la Patrie ne saurait être pris comme un accident, comme un remède, il est un des états d'être de la forme actuelle des sociétés.

L'assassin de la rue, le jeteur de bombes obéissent à des conditions économiques qu'ils n'ont pas faites. Le premier se les assimile comme il peut, le second fait les efforts qu'il croit bons pour les changer. Ils ne peuvent faire autrement.

Le soldat pourrait ne pas être soldat et cesser la querelle ridicule des patries en s'abstenant d'y prendre part. Ses actes vont à l'encontre de ses intérêts.

L'anarchiste, le révolutionnaire tuent donc, obligés par

## *Le culte de la charogne*

les conditions affreuses qui les étouffent et dont ils veulent se débarrasser. Le soldat, le patriote tuent pour la gloire, pour le fait de tuer et ils sont les causes mêmes des meurtres qu'ils commettent et les causes aussi des meurtres qu'ils font commettre à ceux qui ne veulent pas supporter le poids de la tyrannie.

Je ne pleurniche pas au nom de l'humanité, du respect de la vie humaine. Je regarde assez froidement le problème social pour convenir qu'une opération césarienne sera nécessaire pour mettre au monde un enfant si chétif soit-il. La violence poussera les portes par où entrera la raison. Soit. Le plus tôt sera le mieux.

Mais au moins s'il faut user des fers pour cet accouchement, que ce soit de bonne façon. Jeunes gens de vingt ans, je ne vous reprocherai donc pas de manier les joujoux de meurtre mais bien plutôt de ne pas savoir vous en servir. Vous acceptez l'arme qu'on vous tend. Sachez déterminer l'usage qu'il en faudra faire.

Cette arme peut servir à aggraver le malentendu des peuples entre eux, à augmenter le servage des hommes, à faire progresser la souffrance et la misère. Cette arme peut servir à libérer les peuples de tous les préjugés, de tous les servages, à établir les bases d'une organisation sociale où le minimum d'efforts donnera le maximum de résultats dans la bonne harmonie humaine.

Vous tenez en main le bonheur des hommes. Ou vous serez les assassins qui fouillent avec joie la poitrine humaine pour voir couler le sang, ou vous serez les chirurgiens qui, avec anxiété, travaillent la chair de l'homme pour lui redonner plus de vigueur et plus de force.

Ou vous serez des soldats, de la viande de boucherie... ou vous serez des anarchistes...

7 février 1907.

Répondre



**Vinz** @ 28 février 2020 à 12:38

Deal.

Répondre



**Dakar** @ 27 février 2020 à 18:29

Néocolonialisme :

Article du site opex360.com déniait la réalité de la Légion étrangère :

<http://www.opex360.com/2020/02/27/letat-major-des-armees-refute-les-accusations-portees-contre-la-legion-etrangere-par-lambassadeur-du-mali-en-france/>

« L'État-major des armées réfute les accusations portées contre la Légion étrangère par l'ambassadeur du Mali en France ».

Réalité de la Légion étrangère :

<http://www.aredam.net/maurice-magnus-d-h-lawrence.pdf>

<http://www.aredam.net/article-site-opex360-maurice-magnus-d-h-lawrence-realite-legion-etrangere.html>

Répondre



**Pascal (l'autre)** @ 27 février 2020 à 19:29

« Réalité de la Légion étrangère : Sortir un bouquin de 1919!!! Chapeau, voilà un site qui colle à l'actualité! On peut pas dire vous aimez les nouvelles fraîches et la..... théorie du complot! A quand un article sur les Illuminatis! Une visite sur ce site vaut le coup! C'est du lourd! Si vous n'avez que cela comme lecture et source d'infos nous allons bien rire lors de la parution de vos prochains commentaires!

Répondre